

Houellebecq au Palais de Tokyo L'albatros et le scarabée

Jean-Michel Saussois
Sociologue

Vous dînez entre amis et vous sentez que la conversation traîne en longueur autour de la faible popularité de François Hollande, alors vous vient une idée ; vous parlez de l'exposition Houellebecq qui vient de se tenir au Palais de Tokyo¹ et vous dites que c'était une exposition originale à la fois sur la forme et sur le fond. La conversation s'anime tout d'un coup, des visages jusque-là aimables en deviennent presque haineux ; deux camps se retranchent peu à peu sur des positions soutenues par des *certitudes difficiles à écailler* pour parler comme Foucault.

Jamais je n'irais voir une exposition de Michel Houellebecq, jamais, jamais !!! J'ai du mal à comprendre pourquoi vous perdez ainsi votre temps vous dira un convive inquiet sur votre état de santé mentale ! Houellebecq ? Salve d'adjectifs. Un dépressif sévère, un pervers mortifère dira votre voisine férue en psychanalyse, d'abord regardez-moi ce teint blasé, c'est quelqu'un qui voit tout en noir, qui se vautre dans la boue, il est creux ! Oui, vous avez raison, en plus c'est un macho, un obsédé sexuel, un misogynie honteux, un anarchiste oui mais un anarchiste de droite, en fait un réactionnaire, il fait le lit du Front National. J'ajouterais que c'est un islamophobe et son dernier livre *Soumission* est pitoyable. Je suis d'accord, je ne l'ai pas lu car une seule page m'a suffi ! Son style est plat mais d'un plat ! S'exclame un autre convive qui revendique sa passion pour la littérature mais la vraie, la littérature exigeante ; mais de qui se moque-t-on pour lui attribuer le prix Goncourt ? Ce triste sire nous dit qu'il tend un miroir au monde et que ce n'est pas de sa faute si ce monde n'est pas beau mais l'image de la société qu'il prétend nous renvoyer, c'est la sienne, une vision noire et étiquetée du monde ! Non la société n'est ni figée, ni en décomposition !

Si le camp des anti-MH s'organise entre des convives de plus en plus excités à surenchérir après chacune de leur intervention, le camp des pros Michel Houellebecq n'est pas en reste. Arrêtez de parler de Houellebecq sans l'avoir lu, c'est franchement insupportable cette façon de le juger ! Pourquoi ces qualificatifs insultants ? Pourquoi confondre l'homme et l'œuvre ? Le *je* du narrateur dans ses romans ne doit pas se confondre avec le *je* de l'auteur. Pourquoi ce déchaînement de haine ? Oui, Houellebecq nous dit en creux des choses sur la société, mais vous ne voulez pas l'entendre, vous êtes dans le déni. Il appuie là où ça vous fait mal et évidemment ça vous dérange ! Il met le couteau dans la plaie, il y ajoute même du sel ! Il nous dit, l'air de rien, des choses sur notre société comme par exemple le pourquoi de la montée du Front National dans la France d'aujourd'hui même si ce n'est pas écrit

1. Palais de Tokyo Michel Houellebecq : Rester vivant to stay alive, Paris du 23 juin au 11 septembre 2016.

« en clair » dans ses romans ; Houellebecq saisit l'esprit du temps pour reprendre le titre du livre d'Edgar Morin (1962) qui décryptait dans les années 1960 ce que signifiait pour une société l'entrée d'une culture de masse. Houellebecq renifle nos manières de se comporter, nos manières de voir, nos façons de parler. C'est un chasseur sans cesse à l'affût de ses proies favorites comme le monde de l'art ou le milieu universitaire. Houellebecq se comporte aussi comme un sociologue vendeur de mèche et cela vous ne le supportez pas ! Exemple parmi d'autres, le tourisme sexuel en Thaïlande ou ailleurs existe, mais vous préférez une vue rose du monde où les touristes ne seraient pas décrits comme *des portefeuilles sur pattes* (Houellebecq, 2001, p. 217), mais comme des gens curieux, avant tout soucieux de découvrir des cultures différentes. Non, Michel Houellebecq n'est pas un chroniqueur politique, ce n'est pas non plus un futurologue, c'est quelqu'un qui a le goût de lancer des hypothèses ! Il jette un pavé dans la mare et il se met à regarder le nombre de ronds produits par le choc du solide dans le liquide. *Soumission* ne donne pas une clef pour prédire les futures élections présidentielles, c'est une énorme farce politique, rien de plus. *Les particules élémentaires* relève aussi de la farce scientifique. Ces romans ne sont pas des prédictions, ce sont des fictions, des histoires horribles pour faire peur ; ce sont des contes de Grimm pour adultes ! Il le dit lui-même (Houellebecq, 2008, p. 294) : « *Je n'ai jamais fait qu'écrire des contes matérialistes d'épouvantes ; en leur donnant de surcroît une dangereuse crédibilité* ». Il aime aussi sur-jouer, notamment son rôle de mâle hyperactif en dessous de sa ceinture. Lisez le et après, mais après seulement, vous pourrez débattre mais avec des arguments.

Les deux camps se calment un peu par épuisement d'arguments, vous vous risquez alors à faire une synthèse impossible tant les deux camps semblent irréconciliables. Il est vrai que Houellebecq est difficile à défendre.

Quand il écrit sans précaution que *Jacques Prévert est un con* (Michel Houellebecq, 1999, p. 65), et déclare avoir honte de lire ses poèmes, je ne peux que réagir : Taikitoipourdireça ? Lycéen, je n'avais pas honte de lire et de réciter en classe à haute voix Barbara ! J'avoue que j'ai du mal à soutenir ce poète-qui-ne-se-prend-pas pour n'importe-qui, assénant ses vérités sans retenue comme Baudelaire dressant le portrait de Georges Sand : « *Elle est bête, elle est lourde, elle est bavarde ; elle a dans les idées morales la même profondeur de jugement et la même délicatesse de sentiment que les concierges et les filles entretenues. – Ce qu'elle dit de sa mère. Ce qu'elle dit de la poésie. Son amour pour les ouvriers. Que quelques hommes aient pu s'amouracher de cette latrine, c'est bien la preuve de l'abaissement des hommes de ce siècle* » (Baudelaire, 1887, p. 21) Agacé par tant d'imposture, je dois faire un effort d'autant plus méritoire que Michel Houellebecq sur-joue l'innocence, affirme sans rire son peu de goût pour la provocation, prétend que ces romans comportent très peu de scènes pornographiques alors qu'il suffirait de demander à un étudiant en linguistique de dénombrer le nombre de fois où le verbe sucer ponctue ses romans. Enfin il déclare que, lui aussi, il cherche à être aimé. Pour être aimé il faut être aimable et son attirance pour les jugements à l'emporte-pièce ne facilite pas l'empathie. Lorsqu'il écrit par exemple : « *jamais je ne me suis senti de devoir ni d'obligation, par rapport à la France et le choix d'un pays de résidence a pour moi autant de résonance émotive que le choix d'un hôtel* » (Houellebecq, 2008, p. 122), vous y voyez une provocation gratuite d'autant plus que, quelque lignes plus loin, comme pris de remords, il ajoute : « *je trouve ça un peu triste , d'un seul coup, ce que je viens d'écrire ; mais c'est malheureusement vrai que je me*

sens dans ma vie un peu comme à l'hôtel ; et que je sais que tôt ou tard j'aurais à libérer ma chambre » (Houellebecq, 2008, p. 123).

C'est lui qui souligne libérer ma chambre, comme pour mieux surligner sa trouvaille littéraire, car Houellebecq revendique avant toute chose d'être un écrivain, un écrivain authentique et non un romancier pour tête de gondole. Il revendique aussi son goût d'être détesté et c'est vrai qu'il y arrive assez facilement Alors, mais pourquoi se déplacer un soir de septembre 2016 vers 22 heures au Palais de Tokyo et en ressortir vers minuit ?

L'intérêt est de chercher qui se cache derrière la scène Michel Houellebecq (MH dans la suite du texte). Obscène, que se joue-t-il derrière cette scène ? Je veux voir la façon dont Houellebecq laboure son territoire. Aller au-delà de la carte, c'est-à-dire ne plus voir l'image qu'il se donne et qu'on lui donne. Le prendre au pied de son travail. Photos et poèmes. Houellebecq veut *montrer ce qu'il fait* et non ce qu'on dit qu'il est ; comme dans la chanson de Souchon, MH veut casser son image de cynique partouzard et de client de *peep show*. Pour la première fois, MH va être l'objet du regard de l'autre. Il s'expose au regard du visiteur, un étrange animal. Rien à voir avec le lecteur qui lit ses romans en se projetant et s'identifiant aux personnages, le visiteur, lui, va regarder l'œil, *le point de vue de MH*. Dans cette exposition, MH nous entraîne dans un dédale de salles dont il a dessiné lui-même le cheminement. Chaque salle a été pensée par MH. C'est un peu une mise en scène de ses romans mais surtout de son livre *Rester vivant*, livre écrit il y a plus de vingt ans ; l'entrée de l'exposition donne le ton : « *un poète mort n'écrit plus. D'où l'importance de rester vivant* ».

Dès la première salle, MH invite le visiteur à regarder une photo de ciel, prise de son appartement située dans une tour de la porte d'Italie. Un poème l'accompagne :

*Une lumière bleue s'établit sur la ville
Installé sur une chaise devant une assiette La circulation tombe. Tout
s'arrête. La ville est tranquille
Dans un brouillard de plomb, la peur au fond des yeux
Nous marchons dans la ville
Nous traversons la ville*

En lisant ce poème, je l'associe librement au *Recueillement* de Baudelaire

*Sois sage ô ma douleur et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamais le soir ; il descend ; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres les soucis.*

Je découvre après coup, coïncidence inespérée, que l'un des personnages de MH dans *les particules élémentaires*, Bruno, un prof de français dépressif et à pulsion pédophile lit *Sois sage ô ma douleur* devant ses élèves, *des petites nanas excitantes* (MH, 1998, p. 240) qui l'écoutaient avec recueillement. Pour ce prof dessiné par MH, Baudelaire renvoie à « *l'angoisse, la mort, la honte, l'ivresse, la nostalgie, l'enfance perdue* » (MH, 1998, p. 240). C'est le fil conducteur, me semble-t-il de l'exposition. Baudelaire mort est vivant, il ne me quittera pas tout le long de l'exposition et jusqu'à la sortie vers minuit.

Reste dix-sept salles à parcourir et MH nous dit que nous pénétrons dans son exposition à *nos risques et périls*. Alors je vais prendre des risques pour raconter après coup mon parcours.

Je vais évacuer tout de suite les dernières salles (16 et 17) avec des dessins sur Clément, un diaporama sur Clément, salles que MH considère comme les plus personnelles, celles où il ose se livrer au regard des visiteurs. Clément ? Son chien. Je pourrais avoir un jugement à l'emporte-pièce à la MH, dire qu'il faut être con pour organiser deux salles entières dédiées à un chien mais je ne prendrais pas ce risque. Il y a là l'expression assez touchante d'une solitude dans ce couple sans enfant et cela m'a rappelé un couple ami de mes parents qui dînait chaque soir avec leur chien Titus, genre roquet savant. À côté de ses maîtres heureux de sa compagnie, Titus était installé sur une chaise devant son assiette, une serviette autour du cou ; MH écrit, sans humour ni au second degré, « *qu'un chien c'est comme un enfant mais à la différence qu'il ne grandit jamais.... En fait, le chien c'est l'enfant définitif* » (MH, 2016, p. 185). Dans autre entretien, il avait déjà déclaré : « *Si l'on souhaite se doter d'un devoir pratique, on doit faire en sorte que le bonheur d'un autre être dépende de votre existence ; on peut par exemple essayer d'élever un enfant jeune, ou à défaut acheter un caniche* » (MH, 2012, p. 17). Ces remarques « en passant » me consternent et m'émeuvent en même temps et voir regarder MH jouer avec son chien Clément est l'un des rares moments où son visage a l'air serein, reposé, loin de se vivre comme l'ennemi public . Comme si son chien le rendait humain, lui, si mal à l'aise avec les humains qui aiment se différencier, rechercher leurs racines, s'interroger sur leurs origines, revendiquer leur appartenance à des communautés locales, à des communautés religieuses. « *C'est quand même effrayant cette prétention des mammifères de taille moyenne, a priori indiscernables, de constituer des essences spécifiques. Ceci contraste péniblement avec l'attitude de mon chien (un chien de taille moyenne, enfin un peu bas sur pattes, mais moyen tout de même), qui reconnaît sans hésiter la caninité chez les chihuahuas et chez les doberman* ». (MH, 2008, p. 183)

Je vais également faire l'impassé sur les salles non plus dédiées à son chien mais aux femmes. Lorsque MH déclare : « *avec Baudelaire je partage les mêmes goûts en matière de femmes, une vision identique d'un paradis sensoriel : la pénombre, les soieries* » (MH, 2012, p. 41), Baudelaire aurait aimé déambuler dans cette salle ! Lui qui cherchait à sentir et respirer à distance la chair des femmes, lui qui aimait jouir en retour pour avoir cueilli les fleurs du mal, il aurait aimé les photos de femmes vues par MH (bouts de sein, mamelons, bikini de cuir noir etc. ...) Lorsque Baudelaire écrit que « *La femme est le contraire du Dandy. Donc elle doit faire horreur. – La femme a faim et elle veut manger. Soif, et elle veut boire. Elle est en rut et elle veut être fouteue. Le beau mérite ! La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable* » (Baudelaire, 1857, p. 9), on comprend que l'élève MH a bien lu le maître. Il veut même le dépasser dans le regard qu'il porte sur les femmes lorsqu'il fait dire à son personnage Michel : « *à part les femmes nues, l'humanité m'apparaît constituée de silhouettes lointaines et peu distinctes* » (MH, 1998, p. 205). Dans une autre salle, un film porno-chic où des femmes lesbiennes butinent leurs fleurs du mal, MH met volontairement le spectateur en position de voyeur, une position que les personnages des romans de MH semblent apprécier à longueur de pages, ce qui ne déplaît pas d'ailleurs à ses nombreux lecteurs hypocrites qu'il fait jouir par procuration. Baudelaire encore, toujours présent dans la salle « *ainsi qu'un débauché pauvre qui baise et mange le sein martyrisé d'une antique catin, nous volons au passage un plaisir clandestin que nous pressons bien fort comme une vieille orange* » (Baudelaire, 1887, p. 205). On a beau lire que MH, contrairement aux apparences, défend la cause des femmes, qu'il dénonce la marchandisation des corps comme l'une

des plaies du capitalisme, qu'il affirme que la femme est l'origine du monde et que les hommes ne servent plus à rien, quand même...

Si ces dernières salles méritent qu'on les traverse à grands pas, il en va tout autrement pour les autres salles où le ciel bas et lourd de Baudelaire verse un jour noir plus triste que les nuits (*Spleen*, Baudelaire, 1857, p. 123). Il fait sombre dans les premières salles, le visiteur est presque dans l'obscurité et doit faire des efforts pour voir. Voir quoi ? La vision de MH sur le monde, il faut ajouter tout de suite le monde capitaliste tel que MH le voit. MH montre des barres d'immeubles d'Avallon (France 033) qui expriment l'entassement sans espoir. MH décrira ailleurs ces barres comme « *la construction de rayonnages de l'hypermarché social* » (MH, 1999, p. 44). Autres photos de sinistre paysage urbain (France 009) accompagnées d'un commentaire volontairement choisi pour vous remonter le moral : « *Je n'avais pas davantage que la plupart de ces gens de véritables raisons de me tuer* ». Une autre photo sinistre sur fond de supermarché avec un panneau où il est inscrit Europe nous fait voir que l'Europe est bien mal partie. La photo a été prise à Calais, une ville sur laquelle MH a écrit il y a vingt ans déjà, bien avant la jungle, une ville « neuve » sans centre historique avec des immeubles et des parkings déserts. « *Calais le samedi est un peu plus gai mais d'une gaité particulière : presque tout le monde est saoul. Au milieu des troquets, il y a des casinos avec des rangées de machines à sous où les calaisiens viennent claquer leur RMI* » (MH, 1999, pp. 90-91). MH a l'œil, il sait saisir une incongruité, une cocasserie comme cette photo (*arrangements 2011*) prise dans une église où un panneau range des informations selon trois pôles, le pôle prière, le pôle annonce de la foi, le pôle charité. MH est à l'aise pour montrer l'ambiguïté, la souffrance. Baudelaire, toujours là. Comme à la sortie d'un tunnel, on entre ensuite dans une salle éclairée violemment, on marche sur des dalles, en fait des sets de table plastifiés qui vantent les régions françaises ou les recettes de cuisines régionales ou le vin et le fromage, on entend des rires d'enfants plongeant dans les piscines des Center Parks, bulles implantées artificiellement en rase campagne « pour faire vivre des moments intenses de détente et d'émotions » ; MH est à son meilleur lorsqu'il nous montre la société de consommation et ses excès ; ce que MH dénonce, c'est l'industrie du bronze cul, décrite par le menu dans *Plateforme*, roman où il imagine les conséquences pour les pays qui ont suivi les yeux fermés les experts qui préconisaient un développement de leur économie sous forme de quatre S à *relier impérativement Sea, Sex, Sun, Sand* ; beaucoup de dirigeants de ces pays ont suivi ces experts en développement, l'Espagne, mais aussi des pays comme la Tunisie. Prémonitoire, cette scène dans *Plateforme* où MH imagine des militants islamiques mitraillant des touristes sur la plage de Pattaya (MH, 2001, p. 320) ; quelques dizaines d'années plus tard, un militant islamiste massacrera des touristes étrangers (37 morts) sur une plage près de Sousse (station balnéaire Port El Kantaoui) en Tunisie. L'économie du pays volontairement construite sur les 4 S a été atteinte au cœur. En 2010, la Tunisie attirait 900 000 touristes par an, 200 000 en 2015 après



© Hervé Laroche

l'attaque djihadiste. Oiseau de mauvais augure, instigateur des massacres ? Non, seulement un artiste avec ses cinq sens, un artiste à l'affût ; encore une fois MH n'est pas un prophète, c'est un sismographe.

MH comprend la démesure du capitalisme, un capitalisme sans répit, c'est-à-dire un système qui se nourrit des agressions qu'il subit. Bernard Maris lui avait consacré un livre allant jusqu'à dire que Houellebecq était un économiste sans le savoir ! Certes, oncle Bernard aimait lui aussi provoquer, mais MH n'ignore pas l'économie et c'est là sa marque de fabrique ; ses romans sont toujours alimentés par des observations précises de la vie quotidienne, par la lecture des modes d'emploi d'appareils ou des pages internet, par son intérêt pour les objets allant de la quincaillerie aux cartes routières. MH est un artiste qui vit dans son temps et le comprend, comme Zola décrivait la naissance des grands magasins et les dégâts sur le petit commerce. Dans *Plateforme*, il invente une fiction sur le tourisme de masse avec un zoom sur le tourisme sexuel. Il comprend bien le rôle joué par le tourisme dans une économie comme celle de la France et faire de la France « *un bordel à touristes* » ne l'effraie pas, bien au contraire. Il est loin des discours de politique industrielle qui déplorent les fermetures d'usine, mais plus près de ceux vantant l'industrie du futur, 4.0. L'atout de la France, c'est la diversité de ses paysages, ses villages et ses pierres ; ses photos montrent son goût pour les paysages au risque de passer pour un fervent de la ruralité, voire un néo-pétainiste qui nous montre que la terre ne ment pas ; peu de gens dans ces photos, MH n'est pas Martin Parr. Ce qu'il recherche, c'est le vide dans le paysage, il saisit aussi l'évacuation de la nature par l'homme. Je regarde de près une photo qui montre un parking d'un Franprix « arraché » à la nature, photo inverse de celle de David Lachapelle où la nature envahit une station de pompe à essence, préfiguration de la victoire finale de la nature sur l'homme ; plus qu'il ne le dit ou ne l'écrit, MH aime la France et les villages. Paysages, villages, empilement de couches rocheuses, carrières d'extraction, vaches tranquilles.

Il est minuit lorsque je sors du palais de Tokyo. Ai-je perdu mon temps ? MH, poète, photographe ? Excès d'honneur ? Excès d'indignité ?

Excès d'honneur ? Certainement et en lisant ses poèmes affichés sur les murs des différentes salles, je pense qu'il faudra du temps pour que MH vivant efface Baudelaire mort, qu'il faudra aussi du temps pour entendre MH prononcer à Stockholm son discours de réception du Nobel de littérature après Mauriac, Camus, Le Clezio, Simon, Modiano. Je pense d'ailleurs, simple intuition, que lui-même ne pense pas occuper la place littéraire que les médias disent qu'il occupe, comme celle de l'écrivain de son temps le plus lu et le plus traduit au monde, objet de thèses aussi bien aux États-Unis qu'en Chine ou en Corée ; son autodérision le protégera du risque de se prendre pour ce qu'il n'est pas. L'homme est suffisamment intelligent pour ne pas tomber dans le piège qu'on lui a tendu ou qu'il s'est tendu lui-même. Sa lucidité dévastatrice, son point fort, le sauvera.

Excès d'indignité ?

Voilà le conseil que MH, il y a quelques années déjà, donnait à un jeune qui souhaiterait devenir poète :

toute société a ses points de moindre résistance, ses plaies. Mettez le doigt sur la plaie et appuyez bien fort. Creusez les sujets dont personne ne veut entendre parler. L'envers du décor. Insistez sur la maladie, l'agonie, la laideur. Parlez de la mort, et de l'oubli. De la jalouse, de l'indifférence, de la frustration, de

L'absence d'amour. Soyez abjects, vous serez vrais. N'adhérez à rien. Ou bien adhérez, puis trahissez tout de suite. (MH, 1999, p. 26)

Je constate que ce conseil, il se l'est donné à lui-même. Et c'est d'ailleurs, me semble-t-il, tout l'intérêt de cette exposition. Houellebecq est vrai. Houellebecq ne se cache plus derrière ses personnages de roman, histoire de brouiller les cartes avec plaisir. Là, il a pris des risques, il s'est exposé aux regards, il a mis son cœur à nu pour reprendre le titre d'un petit livre de Baudelaire, Baudelaire qu'il admire et aspire à égaler voire à dépasser. MH revendique haut et fort sa place de poète aujourd'hui, en phase encore avec Baudelaire qui déclarait un siècle plus tôt : « *Il n'existe que trois êtres respectables : Le prêtre, le guerrier, le poète. Savoir, tuer et créer. Les autres hommes sont taillables et corvéables, faits pour l'écurie, c'est-à-dire pour exercer ce qu'on appelle des professions* » (Baudelaire, 1887). MH se vit donc comme un être respectable. Il n'est pas fait pour l'écurie, il ne revendique aucune utilité ni sociale ni économique. Lorsque MH dit haut et fort qu'il ne sert à rien, Baudelaire est toujours en embuscade (Baudelaire, 1857, l'albatros).

*Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui rit de la tempête et se rit de l'archer
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher*

Si Baudelaire prend l'albatros pour qualifier le poète, MH prendra non pas l'oiseau mais un insecte. Changement d'échelle. Des ailes géantes de l'albatros, on passe aux carapaces du scarabée mais la place du poète dans la société reste toujours aussi difficile, elle n'a pas changé. Le poète subit les mêmes rires, les mêmes flèches, les mêmes ricanements, les mêmes quolibets. Pour MH, « *le poète est un parasite sacré ; semblable aux scarabées de l'ancienne Egypte, il peut prospérer sur le corps des sociétés riches et en décomposition* » (MH, 1999, p. 20).

MH a réussi son coup, je sors du Palais de Tokyo avec une boule au ventre, Baudelaire ne me quitte plus – « *et de longs corbillards, sans tambours ni musique, défilent dans mon âme ; l'Espoir, Vaincu pleure, et l'angoisse atroce, despotique, sur mon crâne incliné plante son drapeau noir* ». Faut-il alors ne plus lire les poètes qui broient sans cesse du noir et qui plombent nos envolées vers un azur que nous ne voulons surtout pas abandonner ? Non, le parasite sacré ou le sacré parasite MH a toute sa place et d'ailleurs le capitalisme ne le craint pas et sait très bien le récupérer mais il faut aussi trouver d'autres artistes pour sortir enfin du tunnel. Il était trop tard pour traverser l'esplanade et aller au Musée d'art moderne de la Ville de Paris. Là je serais sorti de mon spleen en regardant la fresque des savants peinte gaiement par Raoul Dufy. La fée électricité après « *vite soufflons la lampe, afin de nous cacher dans les ténèbres* » (*L'examen de minuit*, Baudelaire, 1857, p. 136). La légèreté du peintre après la souffrance du poète ■

Références

- Baudelaire Charles (1857) *Les fleurs du mal*, Alençon, Auguste Poulet-Malassis.
Houellebecq Michel (1998) *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion.
Houellebecq Michel (1999) *Rester vivant et autres textes*, Paris, Librio [première parution aux Éditions de la différence en 1991].
Houellebecq Michel (2001) *Plateforme*, Paris, Flammarion.
Houellebecq Michel (2015) *Soumission*, Paris, Flammarion.

Houellebecq Michel & Lévy Bernard-Henri (2008) *Ennemis publics*, Paris, Flammarion/Grasset.

Les grands entretiens d'ArtPress (2012) *Michel Houellebecq*, Paris, Imec, Art Press.

Marris Bernard (2014) *Houellebecq économiste*, Paris, Flammarion.

Morin Edgar (1962) *L'esprit du temps*, Paris, Grasset.

Palais de Tokyo (2016) *Michel Houellebecq Rester vivant To stay alive*, Paris, Flammarion.

Saussois Jean-Michel (2006) *Capitalisme sans répit*, Paris, La Dispute.



© Hervé Laroche